

# Lacan Quotidien



N° 800 – Mercredi 21 novembre 2018 – 08 h 33 [GMT + 1] – [lacanquotidien.fr](http://lacanquotidien.fr)



## Gai mariage, gai savoir

EN AVANT

**Un invité surprise** par **Éric Zuliani**

**Oiseaux bagués** par **Marie-Hélène Brousse**

LECTURES

**Le Rabelais de Michel Ragon** par **Laure Naveau**



## Un invité surprise

par **Éric Zuliani**

Les 48<sup>es</sup> Journées de l'École de la Cause freudienne (ECF) ont débuté avec les enseignements de l'expérience analytique. Ils ont fait surgir, ici et là, un invité surprise : le *parlêtre*. Son analyse nous fait saisir ce que c'est que de parler avec un corps, mais aussi que la sexualité est un lieu de parole, comme le dit Lacan en 1957 au magazine *L'Express* (1). Et ceci a deux conséquences.

La première conséquence est le constat que la sexualité humaine est dénaturée, qu'elle échappe à un ordonnancement fondé sur une loi qui se voudrait programmatique : ni loi naturelle, ni loi sociale ne viennent dire comment on fait couple, comment on se rencontre, comment on dure, comment on se sépare... et comment on remet ça. À ce titre, « le mariage pour tous » voulait peut-être dire ce dur désir de faire couple avant que d'être une demande de reconnaissance légale. Les couples se forment à partir de rencontres contingentes, mais tombent sur un os : dans ce couple, quelque chose n'a pas lieu, n'aura pas lieu.

La seconde conséquence est que de ce non-lieu surgit le malentendu qui noue, dénoue, renoue le couple. Les cas exposés et discutés lors de la journée clinique ont exploré ce malentendu que l'on peut répartir en trois registres.

*Malentendu dans l'amour*, d'abord. L'amour voile, recouvre l'impossible et s'y substitue. Par essence narcissique, il supplée à ce qui n'a pas lieu. S'il permet de faire exister l'Autre, c'est à partir du même, de l'amour de soi, si précaire : il y a donc malentendu sous la forme de *la méprise* pouvant aller au mépris. La conjugalité devient alors le *ring* des passions : l'*hainamoration* y domine, la jalousie y prospère, la tristesse s'y installe, l'ignorance joue à plein. Bien souvent y surgit inopinément – ça en dit long sur le voile du mariage d'amour – le désir de l'Autre, voire sa jouissance : le partenaire soudain ne se reconnaît plus. On pensait être marié pour toujours ? Voilà qu'on menace de faire sa valise tous les quatre matins ! Et pourquoi ? Parce que, comme le rappelait Jacques-Alain Miller dans le cadre d'une conversation sur le *sinthome* (2), il n'y a aucune raison, fondée dans le réel, pour que ça tienne pour toujours. Le fondement du mariage dans le symbolique ne change rien à l'affaire : l'ordre symbolique n'est pas réel.



*Malentendu dans le registre du désir*, aussi. Un homme désire une femme, mais désire, en fait, un objet prélevé sur elle, qui se substitue à celle-ci, à l'endroit même où ça n'aura pas lieu : constitution du fantasme. Une femme désire chez un homme ses attributs trouvés dans son corps, mais veut, chez ce même homme, y rencontrer l'Autre de l'amour, c'est-à-dire un être privé de ce qu'il donne : solitude. C'est ici, pour les hommes et pour les femmes, que s'origine la veine du dédoublement de la vie amoureuse, où le malentendu apparaît sous les espèces de la tromperie. Les cas d'hier ont témoigné des tentations, voire des tentatives,

d'introduire dans le *conjugo* de « nouvelles » pratiques sexuelles : pas de quoi fouetter un chat ! Cela met plutôt en lumière la valeur fictionnelle des unions, mariage compris. On croyait être son homme parce qu'on lui avait dit *Tu es ma femme* ? Erreur ! D'abord, ne jamais négliger l'importance d'un enfant pour une femme ; connaître, ensuite, la place que l'on occupe comme époux et père, ne se confondant pas avec celle de l'amant que l'on est ou pas ; en somme, ne pas croire aux momeries significatives, comme le dit J.-A. Miller (3).

*Malentendu dans le registre de la jouissance*, enfin. Il tient au fait que deux corps ne jouissent pas l'un de l'autre. Camille Laurens note que « si l'étreinte, *dans ces bras-là*, vise à ce qu'on m'épouse parfaitement » (4), *se marier* n'est pas équivalent à *épouser*. En ce domaine, règne le corps morcelé, mais aussi l'adoration par le parlêtre de son corps ; l'obtention d'une jouissance sexuelle consiste à se prêter des parties de corps. Certains des cas présentés témoignaient de ces harmonies obscures et des formes de l'angoisse qui signalent la jouissance bien réelle en jeu.

Ce non-lieu où grouille le malentendu, Freud a pu l'approcher quand il évoque, dans son texte sur la civilisation, que c'est peut-être « de par sa nature [que] la fonction sexuelle se refuserait à nous accorder pleine satisfaction, nous contraignant à suivre d'autres voies » (5). Son livre se termine, d'ailleurs, sur l'exploration de l'une d'elles, celle du symptôme. On rapprochera son propos de la définition qu'il en donne en 1926 : « Le symptôme serait le signe et le substitut d'une satisfaction pulsionnelle qui n'a pas eu lieu. » (6) On en conclura que cette voie du symptôme n'est sans doute pas si mal : elle a le mérite, me semble-t-il, d'humaniser. Le regretté Serge Cottet, en 2008 lors du Congrès de l'Association mondiale de psychanalyse (AMP), indiquait en substance que la psychanalyse ne pousse pas à maintenir le mariage avec le phallus ; mais, ajoutait-il, elle ne vise pas au divorce d'avec le symptôme.

*Intervention d'ouverture de la plénière des 48<sup>es</sup> Journées de l'École de la Cause freudienne « Gai, gai, marions-nous ! La sexualité et le mariage dans l'expérience psychanalytique », Paris, 18 novembre 2018.*



1 : Lacan J., « Les clés de la psychanalyse », *La Cause du désir*, n° 99, 2018, p. 43.

2 : Miller J.-A., « Le Parlement de Montpellier », Rencontre des Sections cliniques UFORCA, 22 et 23 mai 2011, inédit.

3 : *Ibid.*

4 : Laurens C., *Dans ces bras-là*, Paris, Gallimard, 2000, p. 54.

5 : Freud S., *Malaise dans la civilisation*, Paris, PUF, 1971, p. 57.

6 : Freud S., *Inhibition, symptôme et angoisse*, Paris, PUF, 1951, p. 7.



## Oiseaux bagués

par Marie-Hélène Brousse

Sur le thème des 48<sup>es</sup> Journées de l'ECF, la rigueur des multiples textes déjà diffusés m'amène à opter pour la simplicité. Je partirai de ce que Lacan désigne comme « l'expérience parlante complète » (1), celle de la langue parlée de tous les jours, celle du discours dans lequel nous baignons et qui nous constitue, à notre insu la plupart du temps.

### *Lecture à la lettre*

Quel enseignement surgit de la lecture à la lettre du titre de ces Journées « Gai, Gai, marions-nous » ?

Cela se chante, c'est une comptine enfantine et aussi une chanson d'Anne Silvestre.

Sur le même mode impératif propre au surmoi, la comptine ajoute : « Mettons-nous donc en ménage, mettons-nous la corde au cou ! » Voilà deux mots clefs ou *signifiants-mâtres* : le ménage et la corde. Dans cette même veine, ajoutons un objet : la bague selon l'expression populaire *passer la bague au doigt*. Et en cascade de libre association : *se caser, se coller, faire une fin*. Le mariage comme conclusion que la comptine permet d'ailleurs d'inférer de ce « donc » par lequel elle commence.

Quant à la chanson d'Anne Silvestre, que dit-elle ? « Dites, avez-vous remarqué, dit ma voisine de palier, qu'entre nous tout concorde ? J'ai le violon, vous les cordes, nos deux chats s'entendent bien, c'est un signe certain. » Ici voisinage et accord. Permettez-moi une équivoque qui fait entendre le corps dans l'accord, puisqu'on ne peut, même quand on n'est pas psychanalyste, écouter ces rimes sans penser au sens, toujours sexuel : ton violon et mes cordes, nos deux chats... Voilà introduit le sous-titre de ces Journées : « la sexualité et le mariage ».

« Gai, Gai, marions nous » se regarde aussi, puisque c'est un court-métrage de Laurel et Hardy, en 1934, comique. S'agit-il des mariages respectifs de Laurel et de Hardy ou bien de leur mariage ensemble ? Bien entendu, en 2018, impossible de ne pas entendre l'équivoque surgissant du mot « gai », moyennant la transformation de la lettre *i* en *y*.

Peut-être trouvez-vous cette lecture légère ? Très bien, soyons pas tout légers.

### *Mariage et discours*

Tout lien social est un discours. De ce fait, ainsi que le dit Jacques-Alain Miller, « l'inconscient n'est pas ce qu'il y a de plus singulier dans chaque individu » (2), car l'inconscient est le discours de l'Autre. Ce discours, que Lacan nomme *discours du maître*, est dominant en tant qu'il prétend à l'universel et à la vérité. Le mariage relève de ce discours. Voilà une thèse qui ne va pas de soi.

C'est pourtant une conséquence de la clinique analytique. Lacan l'énonce de façon qui, en son temps, fait énigme et scandale, mais qui aujourd'hui est du domaine de l'expérience commune : *Il n'y a pas de rapport sexuel* qui puisse s'écrire chez les *parlêtres*. À la place de ce rapport qu'il n'y a pas, vient le lien social, car « le sexe est un dire » (3). Le mariage est un des liens sociaux, pas le seul évidemment, qui permet, par cette substitution du lien social au rapport, de croire à ce rapport contre toute évidence empirique. Il relève donc de la croyance. Souvenez-vous de la chanson d'Anne Silvestre – « Entre nous tout concorde. J'ai le violon vous les cordes, nos deux chats s'entendent bien, c'est un signe certain. » Toute croyance repose sur le signe et son opacité.



Voilà pourquoi je disais que cette thèse n'est pas évidente. En effet, elle arrache le mariage à la nature et à la biologie.

Le mariage a longtemps été le dispositif, à prétention hégémonique, d'inscription de la reproduction de l'espèce dans l'ordre du discours, et donc des semblants. Il a été et demeure un dispositif de transformation du réel en symbolique, transformation d'une nécessité absolue pour les corps parlants que nous sommes. Inséparable de la famille, il a eu vocation à faire des hommes, des pères en puissance, et à résorber le féminin, figure de l'altérité, dans la mère. Le mariage est une fabrique à parents. De même qu'il a été le *medium* de la transmission de l'espèce, il a été aussi celui des biens, des noms et des titres.

Jusqu'à il y a peu, il était fondé sur la différence anatomique entre mâles et femelles en tant qu'elle était la condition de la reproduction. L'alliance du mode de production capitaliste avec les avancées des sciences a récemment ouvert de nouveaux possibles. Ces innovations, ainsi que Lacan le note dès le Séminaire VIII, sont introduites dans le lien social par une « élaboration, [une] construction, [une] sublimation disons le mot » (4) produites par la culture. Elles sont toujours à la charge de ce qu'on appelle, dans le discours contemporain, les minorités. Il est évident que dans l'actualité le mariage est travaillé par une telle mutation, un tel processus de sublimation. Cette modification relève aussi d'un affaiblissement généralisé de la fonction paternelle traditionnelle, d'une évaporation du pouvoir de nomination au profit de celui des objets. Ces nouveautés rencontrent dans le champ du politique une opposition qui ne désarme pas et qui prêche pour un pseudo retour en arrière, un néo-paternalisme, érigeant en universel des solutions traditionnelles, tout en gommant d'ailleurs la diversité des modalités structurales passées que les anthropologues ont déployées.

Comment le mariage effectue-t-il ce passage du réel, la reproduction, au symbolique, la filiation ?

*Par la cérémonie, un acte.* Le premier signifiant-maître qui vient à l'esprit est qu'il s'agit d'une cérémonie. Cette cérémonie des noces implique un acte, autrement dit une coupure, et donc une discontinuité. Il a un avant et un après le rituel. Cet acte n'est pas nécessairement celui des sujets à marier. Il a existé et existe toujours des mariages forcés, des mariages sous contrainte. Mais c'est un acte, car dire oui ou non a des conséquences différentes, un acte de deux individus, pas sans les autres, exigeant l'autorisation et la garantie de l'Autre.

*Par le contrat, la loi.* Le mariage est aussi un contrat, qui implique la loi. La référence à Kant ici s'impose et la remarque de Lacan dans le Séminaire *L'éthique de la psychanalyse* sur Kant, toujours « extraordinaire du point de vue de l'humour » (5), est plus que justifiée. Cette introduction de l'esprit des Lumières et donc l'universalité mise en jeu dans le champ du mariage donne en effet lieu à un texte sur le droit conjugal (6) dont la rigueur est hilarante. Kant en effet invente une nouvelle catégorie de droit qu'il nomme « droit conjugal ». À côté du droit réel et du droit personnel, il le définit comme « le droit personnel d'espèce réelle » ou « droit de posséder un objet extérieur comme une chose et d'en user comme d'une personne ». « Le rapport entre époux est un rapport d'égalité dans la possession » : le texte entier est dominé par l'égalité et la réciprocité. Il ajoute donc que « ceci n'est possible qu'en régime de monogamie car dans une polygamie la personne qui se donne n'acquiert qu'une partie de celle à laquelle elle s'abandonne tout entière et fait ainsi d'elle-même une simple chose ». Le mariage est, pour la vie entière des contractants, une « mise en commun » de l'usage des organes sexuels. Kant d'ailleurs différencie à partir de là le mariage de la fornication, un bon moment, ou du concubinage qu'il apparente à un contrat de location. Sur les campus américains, les contrats *pre-dating* relèvent donc de la location au sens kantien.

Contrairement à l'acte et la cérémonie, le contrat avec le livret de famille qui est alors délivré inscrit le lien dans la durée, voire l'éternité. En effet, la durée est la difficulté. Les contes pour enfant se terminent ainsi : « Ils se marièrent et eurent beaucoup d'enfants. » Après plus rien à dire, sinon que ça dure, ou pas, les statistiques de divorce sont là pour le rappeler.

La mise à nu par Kant du mariage comme contractualisation réciproque de l'usage d'un *objet-corps* par une personne, cette contractualisation de l'intime, est une tentative d'attraper un objet *a* en le situant dans le champ des objets communs, objets de concurrence ou de rivalité. Ainsi que l'a mis en évidence Lacan, *pas Kant sans Sade*. La loi s'introduit en ce point incandescent pour nouer ensemble la concurrence et l'accord, et transformer l'objet cause du désir en objet d'appartenance. Tentative vouée à l'échec, car l'objet *a* cause du désir est ailleurs (7) : pas dans le contrat, dans le fantasme, ou encore mû par l'amour.

*Par la fête*. C'est l'événement, le jour J. Aujourd'hui le mariage est un *show* dont la préparation occupe les futurs pendant un an ou plus. Une performance : le lieu, les faire-part, le traiteur, le menu, les plans de table, la robe, les vêtements, la musique, les discours, etc. L'événement dont les marié.e.s sont les vedettes d'un jour convoque la famille et/ou les amis, les relations, le ban et l'arrière ban, à moins qu'il ne soit intime et réservé aux *happy few*.

Ce répertoire de discours, incomplet, laisse cependant apparaître les trois dimensions dont Lacan a introduit la formalisation en psychanalyse : l'acte ou le réel, le contrat ou le symbolique, et la fête, sous l'empire de l'image – *Photo!* Le mariage est un nouage, autrement dit, un symptôme.



### « Faire trou » dans le mariage

Revenons au sous-titre des Journées et changeons de bord. « La sexualité et le mariage dans l'expérience analytique » met au premier plan ce que la logique des cures analytiques produit comme savoir d'un autre ordre, un savoir non universalisable. Lacan disait : « Il y a quatre discours. Chacun se prend pour la vérité. Seul le discours analytique fait exception [et] exclut la domination [...]. Il n'a rien d'universel » (8).

Le retournement des signifiants qui constituaient le discours du maître, voilà ce que produit une cure analytique. Le lien social qu'il y a se retourne en rapport sexuel qu'il n'y a pas. Du coup, les énoncés perdent leur valeur de vérité et, réduits à leur matérialité hors sens, ils laissent entrevoir le mode de jouir singulier qu'ils habillaient.

Il s'agit donc maintenant de montrer en quoi la parole analysante fait *trou dans le discours universel* (9) sur le mariage dans son rapport à la sexualité des parlêtres. C'est ce que la journée clinique a déployé. Soumis à ce processus, voilà tous les énoncés scientifiques, juridiques et moraux qui perdent leur valeur de pourvoyeurs d'un sens pour devenir des significations uniques. Dans ce trou noir ouvert dans le sens, la multitude des sens dont chacun s'orientait se précipite. « C'est quand l'inconscient est vidé de sens que nous pouvons l'appréhender ». Surgit la signification, hors sens.

À la place de l'effet de sens, l'effet de trou révèle, d'une part, que le lien entre la sexualité et le mariage trouve son ressort principal dans le fantasme qui organise la position de jouissance de chacun. Actif ou passif, victime ou bourreau, comme chez Sade, les postures changent. Il révèle, d'autre part, que par l'expérience analytique la croyance en une vérité universalisée, liée au signe, fait place à l'acceptation d'être dupe d'une signification contingente, donc du réel. On passe de *croire au fantasme qui organise la réalité* à *choisir d'être dupe du réel qui existe*.

Que le mariage ait un sens et une signification spécifiques pour chaque sujet est la première constatation qu'un analyste peut faire, à condition, bien sûr, qu'il pratique la discipline rigoureuse de la *tabula rasa* de ses propres préjugés et croyances. Il s'agit d'orienter l'analyse à partir du ratage du rapport entre les signifiants-maîtres du sujet et ses objets. C'est la différence entre une cure analytique et la direction de conscience. Cela est apparu clairement dans la prise de position de l'ECF derrière les interventions de J.-A. Miller lors du débat sur le « mariage pour tous » : moins de jugements, plus de réalisme. Le réel en psychanalyse se caractérise d'*ex-ister*, écrit en deux mots, d'être hors de, du discours commun comme des normes qui sont toujours soit le sommet d'une courbe de Gauss, soit une volonté de jouissance qui se prend pour l'universel. Or l'inconscient réel et l'universel ne font justement pas bon ménage.

La seconde constatation qu'un analyste peut faire est que, derrière le partenaire, un homme ou une femme en général, dont le sujet n'a pas la moindre idée de qui il ou elle est, en dehors de l'objet qu'il ou elle constitue pour lui, ce avec quoi leurs corps parlants sont véritablement mariés, qui leur colle à la peau, est toujours leur propre *sinthome*, ce réel qui apporte l'élément qui fait tenir ensemble le symbolique et l'imaginaire (10). À l'occasion, le partenaire peut certes prendre la forme d'un *homme-ravage* ou symptôme ou d'une *femme-symptôme* ou ravage, mais pas seulement. Ce peut être l'amour, ce peut être Dieu, extase, ce peut être la bouteille, la drogue, la solitude, un art, etc. Impossible d'en faire la liste, fondée sur l'arbitraire et la contingence de la marque de jouissance d'un mot sur un corps.

La troisième constatation maintenant. Dans un de ses derniers Séminaires, le Séminaire XXVI, *La topologie et le temps*, Lacan, à partir de nœuds borroméens généralisés, évoque « la possibilité d'un troisième sexe » – voire plus de trois – qui, au moment où il parle en 1979, selon lui, « ne peut subsister en présence des deux autres » (11). Il ajoutait en effet que l'initiation, un forçage, venait à bout de ce possible troisième sexe et au passage il définissait la psychanalyse comme *une anti-initiation*. Une fois de plus, Lacan s'avère prémonitoire. Depuis 1979, la modernité lui a donné raison : les sexes se sont multipliés dès lors que le forçage par des initiations, forçage par un discours unique, a faibli. Et il est devenu évident que ce troisième sexe, celui auquel nous sommes mariés, notre être de jouissance de corps, est notre *sinthome* qui ordonne toujours le choix de nos partenaires.

Et mon titre ? Trouvé en conversant avec Laura Sokolowsky, co-directrice des J48 de l'ECF, disons que c'est ma signature, celle de mon *sinthome*. Vous n'en saurez pas plus.

*Intervention prononcée en plénière des 48<sup>es</sup> Journées de l'École de la Cause freudienne « Gai, gai, marions-nous ! La sexualité et le mariage dans l'expérience psychanalytique », Paris, 18 novembre 2018.*

- 1 : Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVIII, *D'un discours qui ne serait pas du semblant...*, Paris, Seuil, 2006, p. 32.
- 2 : Miller J.-A., « L'orientation lacanienne, Le tout dernier Lacan », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, leçon du 14/3/2007, inédit.
- 3 : Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXV, « Le moment de conclure », leçon du 15/11/77, inédit.
- 4 : Lacan J., *Le Séminaire*, livre VIII, *Le transfert*, Paris, Seuil, 2001, p. 43.
- 5 : Lacan J., *Le Séminaire*, livre VII, *L'éthique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1986, p. 88.
- 6 : Kant E., « Éléments de métaphysiques du Droit », 3<sup>e</sup> section de la 1<sup>e</sup> partie de la *Doctrine du droit*, chap. XXIV, XXV, XXVI, XXVII.
- 7 : Lacan J., *Le Séminaire*, livre X, *L'angoisse*, 2004, p. 107.
- 8 : Lacan J., Intervention à Vincennes, le 22 octobre 1978, inédit.
- 9 : Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Le tout dernier Lacan », *op cit.*, leçon du 15/11/2006, inédit.
- 10 : Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le Sinthome*, Paris, Seuil, 2005, p. 132.
- 11 : Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXVI, « La topologie et le temps », leçons des 9 et 16 janvier 1979, inédit.



# LECTURES



## **Le Rabelais de Michel Ragon**

**par Laure Naveau**

*Le Roman de Rabelais* (1) est une biographie romancée, écrite, semble-t-il, sur le modèle du *Nom de la Rose* d'Umberto Eco et l'on ne s'y ennue pas un instant. Cela commence par cet exergue, signé Rosa Luxembourg, et qui donne le ton de l'ouvrage : « Il n'y a de liberté pour personne s'il n'y en n'a pas pour celui qui pense autrement. »

Ce roman est une épopée joyeuse et grave à la fois de la vie de Rabelais autant qu'une apologie de sa « langue du peuple » incomparable. Michel Ragon nous livre quelques succulents secrets cachés derrière cette « apothéose de la boustifaille », où la « voracité des géants avale la faim du monde, [...] exorcisée par le rire ».

L'on y apprend ainsi mille détails de l'histoire de cet immense érudit humaniste, « encombré des mots qui lui cognent les méninges » et qui « invente une langue immature [...] d'une époustouflante richesse, riche de tout son savoir encyclopédique ». Elle « fournit un lexique, une syntaxe, avec laquelle Rabelais met le monde à l'envers ». Car « par le fantastique du récit, et par son style, il fait ingurgiter de force les idées révolutionnaires des humanistes » (p. 185).

Sur l'incompréhension du sens de son œuvre, sur la raison de son vocabulaire, sur la signification de ses outrances, Rabelais se sent peu compris, mais soutenu et encouragé par les plus illustres de son temps : Erasme, Guillaume Budé, Clément Marot, les Du Bellay et, bien sûr, le Roi François 1<sup>er</sup>.

Il considère que « le meilleur rôle auprès des puissants est celui de fou ». Il rêve d'être le bouffon du Roi. Même s'il lui est reproché « de conduire à l'athéisme, et d'abolir la référence à Dieu », « le rire protège de la peur [...] et le vocabulaire permet de déconsidérer les ennemis de l'humanité en ridiculisant le langage des maîtres ». « On fera le pitre jusqu'à démontrer que les maîtres du monde ne sont, eux aussi, que des pitres » (p. 87). Ainsi, Pantagruel est-il une caricature de François I<sup>er</sup>, qui ne s'en offusque pas.

Dès l'âge de vingt-six ans et alors qu'il est déjà ordonné prêtre, « la pulsation des corps se révèle à lui ». « Il se met à lire tout avec gloutonnerie – corps malades, corps meurtris, corps estropiés, tout l'intéresse ». Il ne suffit pas de vouloir sauver les âmes, il devient médecin (p. 22).

Protégé des fureurs du monde et de l'intolérance dans l'Abbaye de Maillezais, il s'enfuit pourtant, « persuadé d'avoir été choisi pour porter une croix qui est un gibet » (p. 29). Ainsi, « de sa rencontre avec Ignace de Loyola, il affirme avoir rencontré le diable en personne ».

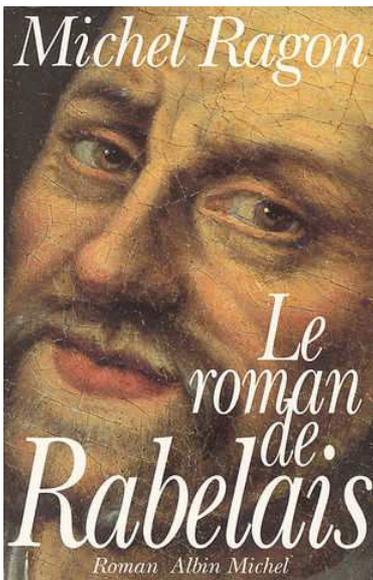
Mais « la bonne humeur de Rabelais est rassurante : soutenant que la première vertu d'un médecin est d'être gai, gras et rubicond, il prend les maladies les plus graves à la plaisanterie, ce qui tranquillise ses patients et ne l'empêche pas de leur donner les ordonnances les plus sérieuses ». Pour lui, « la source de la plupart des maladies se trouve dans les deux seules choses que l'homme absorbe naturellement : les aliments et l'air ».

Ses vrais remèdes, il les tient de l'officine de botanique de l'Abbaye, où les moines vivaient vieux et se soignaient avec des plantes, « moins toxiques et plus efficaces que la médecine des riches ». Il a cependant du mal à faire admettre à la faculté les propriétés miraculeuses des herbes. Il s'oppose aussi aux théologiens, lorsqu'il ambitionne de soigner les fous. Pour lui, « les fous sont des malades, et non des possédés du démon ».

Il ne rencontrera jamais la Dame de ses rêves, la seule femme qu'il aimera, la sœur du Roi, Marguerite de Navarre, une femme érudite qui avait encouragé les débuts de la Renaissance. « Elle incarnait cette féminité qui sera toujours pour lui une énigme, à la fois incompréhensible et redoutable ». Ainsi, « de la fureur contre l'autre sexe, il déduit que c'est le lieu même de la conception et de la maternité qui doit être souillé par on ne sait quel désir de vengeance obscure, par une sorte de détestation d'être né, ruisselant, sorti du ventre des femmes » (p. 79).

La mort de « La Dame à la Licorne » fut pour Rabelais une catastrophe, « car elle représentait le dernier rempart contre l'intolérance religieuse » (p. 60).

L'érudition reste donc pour Rabelais, et en cela il est un homme des Lumières avant la lettre, ce qui sauve l'humanité de sa barbarie naturelle. « Voyant le deuil qui nous mine et nous consume, mieux vaut écrire du rire que des larmes. »



---

1 : Ragon M., *Le Roman de Rabelais*, Paris, Albin Michel, 1994.

---

*Lacan Quotidien, « La parrhesia en acte », est une production de Navarin éditeur*

1, avenue de l'Observatoire, Paris 6<sup>e</sup> – Siège : 1, rue Huysmans, Paris 6<sup>e</sup> – [navarinediteur@gmail.com](mailto:navarinediteur@gmail.com)

*Directrice, éditrice responsable* : Eve Miller-Rose ([eve.navarin@gmail.com](mailto:eve.navarin@gmail.com)).

*Rédactrice en chef* : Virginie Leblanc avec Pénélope Fay ([virginie.leblanc@gmail.com](mailto:virginie.leblanc@gmail.com) ,  
[faypenelope@gmail.com](mailto:faypenelope@gmail.com)).

*Éditorialistes* : Christiane Alberti, Pierre-Gilles Guéguen, Anaëlle Lebovits-Quenehen.

*Maquettiste* : Luc Garcia.

*Relectures* : Anne-Charlotte Gauthier, Sylvie Goumet, Pascale Simonet.

*Électronicien* : Nicolas Rose.

*Secrétariat* : Nathalie Marchaison.

*Secrétaire générale* : Carole Dewambrechies-La Sagna.

*Comité exécutif* : Jacques-Alain Miller, président ; Virginie Leblanc ; Eve Miller-Rose.

**pour accéder au site [LacanQuotidien.fr](http://LacanQuotidien.fr) CLIQUEZ ICI**